

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Giovanni PAPINI

Le songe de Céléna

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1940, tome 39, p. 285-292

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Le songe de Célénia *

I

C'est à mi-côte de l'un des contreforts des Apennins qui séparent la vallée de l'Arno de la vallée du Tibre que l'on découvre l'église de la Très Sainte Trinité.

Une bien pauvre église de pauvres gens, badigeonnée et reblanchie vaille que vaille, et ornée, sur le devant, d'un parterre à palissade goudronnée qui a pris la place de l'ancien cimetière. De juin à octobre, il est toujours abondamment fleuri.

L'église est seule, toute seule avec son presbytère peint en bleu, et il faut monter une demi-heure encore pour trouver une grande ferme noire, dévorée par les vents, qu'un de ses propriétaires quelque peu poète a baptisée « Le Coteau aimable ». Le jour de la Toussaint, une famille s'y était installée qui venait de la « Vallée Sainte » située derrière l'Alverne.

Le père, ancien dompteur de chevaux, ressemblait un peu à Garibaldi avec ses yeux bleu-clair et sa barbe dont la couleur évoquait la tête d'ail et l'herbe de millet. Il ne tolérait les prêtres et les religieux que par amour pour son épouse. Quant à celle-ci, c'était une ménagère robuste de corps et d'âme, une femme aimante et sage, pilier de sa famille, qui faisait penser à une Sainte Anne telle que la représentent les grands artistes des grands siècles de la peinture.

La famille comptait sept enfants : deux garçons et cinq filles. La plus petite et la plus belle d'entre elles s'appelait Célénia. A la maison comme au dehors, tout le monde l'aimait parce qu'elle était gaie et affectueuse, et aussi à cause de ses splendides yeux discrètement bigarrés, de ses cheveux blond sombre aux magnifiques reflets d'or

* M. le chanoine Jean Closuit a traduit, à l'intention des « Echos », un conte de M. Papini que nous avons le plaisir d'offrir à nos lecteurs. M. Papini, en autorisant la publication du conte en français, a bien voulu louer le traducteur de son excellent travail et l'engager à poursuivre une œuvre dans laquelle il se révèle un maître.

et de bronze, et de sa frimousse ronde, fraîche et rouge comme un fruit qui ressent les premiers bienfaits du soleil. Et l'on aimait ses élans de bonté candide et la grâce exceptionnelle de sa riche nature.

Comme Célénia avait neuf ans accomplis, sa mère lui promit enfin de la prendre avec elle à la messe de minuit, la veille de Noël. Ce soir-là, au lieu d'aller se coucher de bonne heure, toute la famille s'entassa autour des tisons fumants du foyer en attendant l'heure de partir pour l'église. Au-dessus, dans les chambres à coucher, retentissait le chœur alterné des coups de vents mugissants ou glapissants, et, par moments, toute la maison tremblait sous les assauts coléreux de l'air.

Contre son habitude, la petite Célénia demeurait sérieuse et tranquille. Elle semblait très absorbée par les bluettes qui s'échappaient des fagots à moitié brûlés, mais elle pensait à autre chose. Elle songeait aux merveilles de cette messe insolite célébrée au cœur de la nuit, où allait apparaître tout à coup le fils de Dieu. Sa maman le lui avait dit, et sa foi, qui s'était développée dans une maison perdue de la montagne, tout près d'un sanctuaire fameux, restait intacte et absolue : dans une heure, le Christ allait naître sur la terre.

Ils partirent de bonne heure tous les dix — la famille et le berger des brebis — et descendirent parmi les cailloux et les broussailles à la lumière de trois lanternes. Malmenés par la rafale et complètement transis, ils éprouvèrent en entrant dans l'église illuminée et tiède, la sensation d'échapper à un enfer pour trouver un paradis.

Installée dans un des premiers bancs et blottie contre la vaste jupe de laine noire de sa mère, Célénia se mit à regarder de tous ses yeux de jeune novice. Le maître-autel était un escalier de flammes claires qui montaient en rangs pressés jusqu'à un globe de verre dans lequel la Sainte Vierge montrait la sereine douceur de son lumineux visage rose. Mais Célénia fut bien étonnée de découvrir, sur la nappe blanche, une corbeille d'osier brun remplie de paille sur laquelle reposait un nouveau-né tout souriant. Il tendait ses petits bras impatients, comme pour obtenir d'une mère invisible qu'elle le prenne dans ses bras. Célénia en fut un peu abasourdie. Ils étaient

donc arrivés trop tard ? ou bien Jésus était-il né avant l'heure ? Surprise, elle fixait l'Enfant avec insistance, comme si elle attendait une réponse de lui.

Le prêtre entra, vêtu de broderies d'or, et la messe commença. Mais Célénia n'y prenait pas garde. Sans sourciller, elle continuait à fixer le nouveau-né et regardait ce petit corps presque nu, dont seule la taille était ceinte d'un linge blanc que retenait un ruban d'argent.

A un moment donné, elle vit le célébrant prendre la corbeille des deux mains, se tourner vers le peuple, et descendre au dernier degré de l'autel. Les hommes se mirent en mouvement. Un à un, ils s'approchaient du prêtre, se penchaient pour baiser l'Enfant étendu dans la paille, et retournaient à leur place après une rapide génuflexion. Puis ce fut le tour des femmes. Les vieilles avec leurs mouchoirs noirs sur leurs cheveux blancs, les jeunes mariées aux fichus jaunes et bleus sur les chevelures sombres s'approchèrent de la corbeille ; l'une après l'autre, silencieuses, elles déposèrent un baiser sur le fruit des entrailles de Marie.

En dernier lieu, selon la coutume des vieilles églises de campagne, les enfants, un peu gênés mais pleins de componction, se mirent en branle. Célénia était la dernière. Elle appuya sa bouche sur la joue de l'Enfant et sentit que la chair était chaude, et cédait un peu sous la pression des lèvres, tout comme la chair d'un être vivant.

La fillette en éprouva une profonde impression, car, malgré son âge tendre et sa naïveté, elle savait bien que cet Enfant devait être en bois ou en faïence et que ce n'était pas un véritable poupon. Et pourtant elle avait senti la tiédeur de la chair, et sa bouche s'était comme enfoncée dans ce visage immobile ; et elle éprouvait nettement la sensation que ces yeux souriants l'avaient regardée comme des yeux de bébé vivant. Troublée, Célénia revint à sa place en tremblant, se serra contre sa maman, et récita à voix basse toutes les prières qu'elle savait. Par moments, elle frissonnait d'épouvante, puis une joie ardente l'envahissait. Et son petit cœur battait très vite, à grands coups saccadés. Jamais elle ne l'avait si bien entendu.

Maintenant le prêtre, après avoir récité les dernières oraisons, quittait l'autel. Tout le monde se leva pour sortir. Le trépignement des souliers cloués et les chuchotements

des gens qui se dirigeaient vers la porte tirèrent la pauvre Célénia de son enchantement. Sa mère la prit par la main, lui fit faire le signe de croix, s'agenouilla une dernière fois près du bénitier, et ils sortirent tous ensemble de l'église.

Sur le chemin qui monte au « Coteau aimable », la fillette, enfoncée jusqu'aux yeux dans le manteau de berger dont sa maman l'avait enveloppée, songeait au miracle de cette nuit-là. Était-ce bien vrai ? Et avait-elle été seule à éprouver cette sensation de chaleur et de vie, ou les autres l'avaient-ils éprouvée aussi ?

Ses compagnons de route parlaient de toute autre chose ; ils badinaient, plaisantaient, et ne cherchaient qu'à se hâter vers la sécurité des murs et le confort de leur lit, comme si rien d'inouï ni d'incroyable ne s'était passé à l'église en cette nuit de Noël. Seraient-ils aussi indifférents, aussi joyeux et distraits s'ils avaient eu la même révélation qu'elle ?

II

Quand ils arrivèrent à la maison, la maman lâcha la main de sa fille pour ouvrir la porte. On éteignit les lanternes, et, dans un joyeux tapage, la compagnie entra.

Mais la petite n'entra pas. Juste à ce moment, un irrésistible désir de redescendre à l'église l'envahit : elle voulait dissiper ses doutes et vaincre son illusion. Célénia profita de la confusion générale, et, s'appliquant à étouffer le bruit de ses pas, s'éloigna rapidement et à tâtons par la route qu'elle connaissait si bien.

Quelques minutes plus tard, l'enfant arriva devant la porte entr'ouverte de l'église et y entra. Les cierges étaient éteints et seule la lampe du Saint Sacrement vacillait dans la nuit. Il n'y avait plus personne à l'intérieur.

Dans l'obscurité, comme une voleuse, la petite se dirigea lentement vers l'autel. La corbeille pleine de paille était toujours là. S'étant arrêtée un instant pour tendre l'oreille, la fillette n'entendit que les battements de son cœur. Elle prit courage, allongea le bras, et, encore une fois, sentit sous sa main timide la tiédeur d'une tendre chair d'enfant. Tout d'abord, dans la stupéfaction, son premier mouvement fut de s'enfuir en courant jusqu'à la

porte. Mais le souffle froid du vent qui l'assailit sur le seuil la fit revenir sur ses pas : ce petit Enfant, le fils de la Vierge, allait-il demeurer seul toute la nuit par ce froid, dans cette église vide et glacée ?

Célénia se dépouilla de son ample manteau couleur de rouille, l'étendit avec une délicatesse maternelle sur le corps de l'Enfant, et, toute bouleversée, s'éloigna en grande hâte.

Il n'y avait pas un rayon de lune ; il n'y avait pas d'étoiles au firmament. Etourdie par cette divine aventure, la fillette tremblante et distraite ne s'aperçut pas qu'elle se trompait de route, et s'engagea sur le chemin qui mène aux pâturages de la montagne. Lorsqu'elle s'en rendit compte, il était trop tard.

Célénia essaya bien de revenir en arrière, mais, dans cette obscurité si dense, au lieu de redescendre vers l'église, elle s'égara sur le sentier qui conduit à la forêt de châtaigniers et au raccourci de la grand'route. La pauvre petite buttaït contre les cailloux et les grosses racines des yeuses ; le feuillage humide fouettait son visage et les ronces blessaient ses mains engourdies.

Au bout d'un instant, elle découvrit, tout à fait par hasard, un tas de fascines. Instinctivement, Célénia décida de s'arrêter là et d'attendre le lever du jour à l'abri. Tout en appelant sa maman et en se recommandant à la Sainte Vierge, elle s'installa tant bien que mal dans un enfoncement de la feuillée.

Le froid cuisant de cette nuit de décembre et aussi la terreur de se trouver là toute seule, perdue dans la forêt, faisaient jaillir de ses yeux d'abondantes larmes qui gelaient en coulant sur ses joues. Par moments, Célénia s'assoupissait, puis se réveillait en sursaut. Il lui sembla entendre des appels lointains, mais ils étaient trop éloignés pour que la fillette, glacée par la bise et par la peur, puisse répondre assez fort pour se faire entendre.

Mais voici que dans l'agitation de son demi-sommeil, Célénia sent qu'on la prend par la main et entend qu'on l'appelle. En se retournant, elle s'aperçoit que le jour se lève, et, dans la clarté de l'aube, découvre à côté d'elle l'Enfant, l'Enfant Jésus revêtu de son manteau couleur de rouille.

« Tu as été bonne envers moi, dit une voix, et je veux

te récompenser. Viens, accompagne-moi, je te ferai voir le pays où je suis né. »

Sans dire un mot, Célénia se leva, prit l'Enfant par la main avec cette confiance qui est le propre de l'innocence, et, ensemble, ils se mirent en route.

Mais ce n'était plus la sombre et glaciale forêt que la fillette avait traversée, ce n'était plus l'affreuse nuit. Le vent, tout d'un coup, s'était apaisé ; dans le ciel redevenu serein, les dernières étoiles noyaient leur scintillement dans la blancheur transparente et paisible de l'aube naissante. L'air avait la tiédeur des beaux jours d'avril. Sous les pas des deux enfants, la douceur de l'herbe et de la mousse remplaçait les dures aspérités de la pierre, et, au lieu des ronces épineuses, leurs mains caressaient de grandes feuilles moelleuses. Les oiseaux chantaient le printemps dans le feuillage épais. Tout près d'eux, le tintement sonore d'une cloche de berger retentit.

Soudain l'or léger et calme du soleil envahit l'orient. Célénia sentit son sang courir plus rapidement dans son petit corps transi. Le vent se taisait toujours, et il y avait dans l'air cette tiédeur qui annonce et redonne la vie.

La fillette n'osait pas se tourner vers son compagnon, mais elle regardait autour d'elle, ne reconnaissant plus le paysage familier dans lequel elle vivait depuis son enfance. Les chênes-verts avaient cédé leur place aux oliviers ; au lieu des maigres champs de blé de la montagne, de vastes vignes en fleurs s'étendaient aux flancs des collines sous la chaude ascension du soleil ; les châtaigniers avaient disparu, remplacés par d'étranges arbres inconnus de Célénia, qui portaient au sommet de leur tronc nu une ample chevelure d'énormes feuilles retombantes. Les ronces, le genièvre, l'aubépine n'envahissaient plus les clairières ni la lisière de la forêt, mais la route courait parmi de rutilants buissons de roses et au milieu de champs verts irrigués par des ruisseaux parallèles. On découvrait, au fond de l'horizon, le clair éblouissement d'un lac, et, sur les montagnes les plus proches, des troupeaux d'agneaux et des vols de colombes. Célénia se sentait comme transportée sur un merveilleux nuage de lumière, de parfums et de consolations.

L'Enfant ne parlait pas, mais la tenait toujours fortement par la main. Ils rencontrèrent un vieillard vêtu de

blanc qui ne les regarda même pas, comme s'ils étaient invisibles. Une femme passa avec un vase de cuivre sur la tête ; puis un jeune homme qui poussait deux ânes devant lui, et un enfant au visage brun avec une couronne de fleurs rouges sur ses boucles noires. A leur droite défilèrent lentement d'immenses animaux bossus qui firent s'écarquiller les beaux yeux de Célénia.

Ils marchèrent encore un instant, parmi les bêlements des brebis, les appels des bergers, les meuglements des veaux et les cris aigus des coqs.

Et voici qu'apparut, un peu sur la hauteur, une merveilleuse et vaste cité entourée de murs presque neufs : une longue file de terrasses blanches baignées par le soleil, dominées par des tours solennelles et, tout au sommet, par une gigantesque forteresse blanche et dorée.

A cette vue, l'Enfant s'arrêta :

« Partons vite, dit-il à voix basse à Célénia, c'est dans cette ville que m'attend la mort.

— La mort ? Et pourquoi ?

— Tu ne peux pas le comprendre encore. Mais c'est dans cette enceinte que je serai condamné et près de ces murs que je serai tué.

— Mais non, ce n'est pas possible. Tu es le Fils de la Vierge, tu es bon...

— Et cependant je serai trahi et cloué à un arbre. Ils viendront me chercher au milieu de la nuit, à la lueur des torches »...

Célénia, à ces mots, éclata en sanglots. Et, avec une épouvante infinie, elle vit à travers ses larmes que la nuit était revenue et que les torches dont avait parlé l'Enfant l'entouraient de toutes parts. Des visages ardents la fixaient, des cris et des voix connues réveillaient en elle le souvenir de sa vie habituelle.

Toute sa famille était là, avec des lanternes, autour de son corps tremblant enfoncé dans les fascines. Jusqu'à ce moment-là, ils l'avaient cherchée en hurlant, et maintenant qu'ils l'avaient trouvée, ils se taisaient. Mais dans la grande ténèbre de la nuit le vent recommençait son éternel hullement.

La mère, dont la grande taille dépassait tous les autres, se précipita sur sa fille étendue, la prit à bras le corps comme une lionne qui retrouve son petit, et, ravie par une

joie féroce, elle partit en courant parmi les cailloux et la boue du chemin.

Célénia ne parla à personne de ce qu'elle avait vu et entendu en cette prodigieuse nuit. Ce n'est que plus tard, beaucoup plus tard, alors qu'elle avait plus de vingt ans, qu'elle raconta tout à l'homme qui l'aimait.

Giovanni PAPINI,
de l'Académie Royale d'Italie

Trad. par Jean CLOSUIT